

# **SENS DESSUS DESSOUS**

**par Ephigénie**

Qui peut prédire l'avenir? Qui, en sortant de chez soi le matin, nanti en rien, peut prétendre voir son sort emprunter une trajectoire rigoureusement différente le soir venu? Nous traînons tous notre petit bagage de malheurs bien personnels, constitué de nos complexes, de nos désillusions nées de rêves parfois à la limite du désespoir, ces derniers pourtant issus d'aspirations tout à fait légitimes. Nous avons tous le droit de prétendre au bonheur. Sauf que certains d'entre nous doivent, pour y arriver, y mettre un peu plus d'efforts que les autres. Et garder, toujours tapi au fond de leur conscience, l'espoir qu'un tel bonheur peut leur arriver. En tout cas, c'est ce que j'essaie de me faire croire.

Au menu de ces petits bonheurs inespérés, mais tant désirés, l'Amour, avec un grand A. Or, c'est précisément ce qui m'arrive là, en ce moment. Contre toute attente. Nul n'imaginerait la rencontre de sa vie sur une banale toile de fond comme une file d'attente à l'épicerie. Je ne t'ai pas remarquée, plongé que je suis dans un méandre de calculs mentaux pour me rappeler si j'ai encore les moyens de me payer ces quelques vivres pour une semaine entière. La zone des caisses rend cet exercice particulièrement ardu : l'espace retentit des cris d'enfants, auxquels se superpose la voix rageuse d'une mère à bout de nerfs. Je ne peux vraiment me concentrer dans un tel chahut, et je sens bien qu'autour de moi, la tension monte. C'est alors qu'un des enfants court dans notre direction pour fuir la mère tigresse. Au passage, il fonce tête baissée dans notre file, te bousculant au passage : tu tombes alors, non pas dans mes bras – ce serait trop simple, avouons-le – mais dans mon dos, effaçant cet amalgame de chiffres qui embrouille mon cerveau.

## SENS DESSUS DESSOUS

---

Ton parfum. L'effluve de ta chute restera gravé dans ma mémoire jusqu'à mon dernier soupir. Un torrent de lilas par une matinée printanière encore gorgée de rosée qui se précipite dans mes narines. Un gouffre olfactif profond dans lequel, instantanément, je plonge avec délices. Je perçois vaguement les quelques excuses que, sur le coup, tu te mets à bredouiller. Je crois cependant que mon air assurément idiot suffit à faire fondre dans ta bouche le reste du torrent qui s'apprêtait à déferler. Nous sommes là, debout, face à face, silencieux, indifférents à la grogne montante des gens de la file derrière nous. Tu es là, et j'ai, au fond de moi, la certitude que pour toi, je suis là également.

Une remarque prononcée sur un ton particulièrement acerbe par la caissière me ramène alors brutalement de ce tout nouvel éden dans lequel j'étais en train de me réfugier avec toi. J'imagine que pour user d'un tel ton, elle n'en était pas à son premier avertissement : j'avoue que, pour un moment, j'étais devenu sourd à tout ce qui pouvait émaner de ma nouvelle planète au parfum de lilas. Me confondant à mon tour en excuses auprès de cette désagréable employée qui démontre une attitude aussi hargneuse envers ma personne, j'empresse d'étaler mon choix de denrées sur le tapis roulant, au vu et au su de tous. De toi, à ta vue. Soubresaut de mon cœur. Est-ce ça qu'on appelle un coup de foudre? La caissière, rassérénée par ma réaction, m'annonce le total de mes achats, mais sa voix me parvient comme si elle émanait d'un épais brouillard. Je tends machinalement tous les avoirs de mon portefeuille, sans plus me soucier des craintes qui accaparaient mon esprit il y a de cela à peine quelques minutes. Il faut croire que je m'inquiétais pour rien puisqu'elle me remet même la monnaie de mes achats. Il me faut maintenant emballer ceux-ci. Bien que je sois habituellement plus que maladroit à cette tâche, et toujours réticent à recevoir l'aide de quiconque, je bénis le Ciel cette fois de mon empêchement, puisque cela te permet, ô mystérieuse inconnue, de passer par

## SENS DESSUS DESSOUS

---

le rituel de la caissière à ton tour pour ensuite te retrouver à mes côtés à emballer tes achats, envoyés nonchalamment par l'employée dans le compartiment voisin du mien. Nous parlons peu, échangeant brièvement des commentaires de circonstance sur les enfants indisciplinés. Rires timides. J'en conclus que tu es peut-être aussi troublée que moi. Tu me demandes si je suis à pied : coquine, va, tu as vu mon panier à roulettes où j'entrepose mes sacs de victuailles. Oui, je marche jusque chez moi. C'est alors que tu me proposes de but en blanc de m'accompagner sur le chemin du retour. Si personne ne m'attend, bien sûr. Pincez-moi quelqu'un, je rêve! Mais oui, bien sûr!

Tu n'habites pas très loin de chez moi, m'expliques-tu en sortant de l'épicerie. Comme si nous étions liés par le destin, ou que nous nous connaissions depuis toujours, tu prends tout naturellement mon bras, traînant ton sac d'épicerie de l'autre main. Nous entamons une conversation banale dans les premiers mètres, mais qui, à mesure que nous nous rapprochons de chez moi, devient animée, joyeuse. Ton rire clair ponctue mes remarques, tandis que je m'abreuve de tes intonations de velours. Deux vieux amis. Et dans ma tête, je ne cesse d'entendre une petite voix qui me tord le cœur : un bien gentil couple. J'avais déjà suivi cette voix, récoltant par la suite d'amères déceptions. Des amis avaient également tenté de me faire miroiter l'impossible rêve. Là encore, des résultats pitoyables. Mais cette fois, j'ai l'impression que ma petite voix ne me ment pas. À cette pensée, ce ne sont pas quelques papillons qui me traversent le ventre, mais toute une flopée. Et ta voix cristalline, qui s'élève en notes de musique dans l'air chaud estival, en ravive constamment le flot.

Toute bonne chose a une fin, dit le dicton. J'ai l'impression que, le temps d'un éclair, nous sommes rendus chez moi, alors que, habituellement, le trajet qui sépare mon appartement de l'épicerie s'apparente à une éternelle corvée, d'un ennui mortel. Je connais

## SENS DESSUS DESSOUS

---

par cœur les lignes qui séparent les dalles du trottoir, les moindres dépressions du ciment, décrépît avec les années, et que la Ville semble ne jamais vouloir réparer, le nombre de pas qui me séparent de chaque intersection. Tout cela s'est volatilisé d'un simple claquement de doigts aujourd'hui : je devrai revoir les travaux d'Einstein sur la relativité. Je suis là, bête sur le trottoir avec mon sac plastique, à quelques pas de mon seuil de porte, ne sachant si je dois te laisser partir. Je n'ai même pas de petit papier et de crayon pour prendre ton numéro de téléphone et, tant qu'à y être, ton nom! Car enfin, jamais nous n'avons échangé notre identité respective en cours de route. De savoir ton nom comblerait peut-être le vide de mes soirées et viendrait illuminer mes rêves en grosses lettres dorées, à l'instar des prestigieuses salles de cinéma des années 50... D'animée qu'avait été la conversation pendant que nous marchions, j'ai maintenant l'impression d'être privé du sens de la parole tant les mots me manquent à l'idée d'être séparé de toi! Ce qui ne t'empêche pas de venir à ma rescousse en me proposant – vive les femmes libérées d'aujourd'hui! – de m'accompagner jusqu'à mon appartement et de m'aider à ranger tout ça. Pareille offre ne se refuse pas deux fois!

Mon appartement est au deuxième. Le long corridor, recouvert de moquette, étouffe les sons, si ce n'est que devant chaque porte, on peut percevoir des éclats de voix, des rires, de la musique, la télé. Si je rentre plus tard le soir, s'ajoutent à cette liste des halètements, certains qui tentent de se faire discrets tandis que d'autres gagneraient à se faire connaître dans un certain type d'industrie que n'encouragerait pas ma mère. Bref, quantité de bruits, aussi variés que cet immeuble compte de résidents. Je parcours soigneusement le trajet que toujours, je fais seul. Je m'efforce de manifester une assurance totale en déverrouillant ma porte, mais j'ose tout de même croire que tu ne remarques pas le léger tremblement de ma main. À la rigueur, on pourrait toujours porter ça sur le compte de la fatigue. La porte s'ouvre, faisant glisser sur notre peau un courant d'air frais, chargé de l'odeur des lieux. Mon odeur. Pour

## SENS DESSUS DESSOUS

---

moi, elle est familière, rassurante, agréable. Pour toi, elle te révèle un peu qui je suis. Certes, je ne suis pas Monsieur Net; j'ai tout de même un minimum d'exigences en ce qui concerne le ménage. Il ressort de mes habitudes une atmosphère légèrement teintée de citron qui, combinée à l'air frais, évoque une fraîche nuit d'été. Peu d'odeurs d'aliments, je cuisine peu, en bon – et malheureux – célibataire aguerrri. Bref, je n'ai aucune gêne à te faire pénétrer dans mon antre, malgré que je te précède pour chercher à tâtons l'interrupteur de l'entrée.

Tu poses alors ta main sur la mienne, interrompant mon geste. Toute délicate, fraîche, avec un soupçon de moiteur au creux de la paume. Je ferme les yeux, laissant toute la place à cette douceur. J'entends la porte de l'appartement se fermer, aidée par ce qu'il me semble être un brusque coup de talon. D'abord immobiles, tes doigts s'animent sur les miens, commencent à suivre les lignes des veines qui parsèment le dessus de ma main. Je prends bien garde de ne pas bouger, me laissant submerger par un tsunami grandissant de sensations qui approche de la côte parfois escarpée de mon imaginaire. Les doigts inquisiteurs poursuivent leurs arabesques pour glisser sur mon poignet et rejoindre ma joue. L'arôme des fleurs dans lequel semble avoir été plongé ton être monte à nouveau à l'assaut de mes sens. Je suis littéralement pétrifié, tout entier à ta merci. Quand tes lèvres se posent sur les miennes, c'est tout un jardin qui explose dans ma tête. Ô féerie! Goût de miel et de menthe à la fois, velours et soie, chaleur tiède et moiteur, toutes ces sensations m'assaillent en bloc, me laissant pantelant entre tes mains.

Il me faut tout de même quelques secondes – à moins qu'il ne s'agisse de quelques minutes – pour me rappeler que moi aussi j'ai des mains, tout à fait fonctionnelles et qui sauraient certes me rendre un bien grand service en ces moments intenses. Laisant tomber mes clés – j'avais un panier il me semble, je crois qu'il est toujours dans le corridor, tant

## SENS DESSUS DESSOUS

---

pis! –, je dépose tout doucement mes mains sur ta taille, menue, délicate. Je m’amuse à soulever le léger taffetas de ta jupe, tout en continuant à répondre à ton baiser divin. Tranquillement, nos corps se rapprochent, ta chaleur m’irradie. À mon tour cette fois d’explorer tes contours. Je veux tout toucher, tout embrasser, tout goûter. Bien que tu sois plus petite que moi, je m’apprête malgré tout à explorer rien de moins qu’un continent. Tes cheveux, libres de toute attache, et qui tombent en cascades sur tes épaules pour ensuite déferler jusque dans ton dos, forment un épais rideau dans lequel j’empêtré mes doigts à satiété. Ces chutes Niagara dont on parle tant doivent avoir piètre allure aux côtés de cette abondance capillaire. La courbe de ton dos qui s’y dissimule damnerait l’âme du plus chaste sacristain. Ton cou, long, délié, est dilaté sous le coup de l’extase que tu partages avec moi. Ta mâchoire, nettement découpée, s’active au rythme de nos mandibules. Un menton tout en rondeurs, au creux duquel s’inscrit une fossette enfantine, attise encore plus mon désir que tu m’appartiennes, que je t’appartiennes, que nous nous possédions. Tes joues de pêche s’enflamment sous mes doigts. Te voilà maintenant aussi vulnérable que je l’étais entre tes mains, il y a de cela, je dirais, une seconde. Ou un siècle, je ne sais plus.

À regret – bien fugace, dois-je en convenir –, je détache mes mains de ton visage, pour les déposer délicatement sur ta blouse, que je me mets à relever à petits coups taquins pour la dégager de ta jupe. Je ne voudrais pas effaroucher la belle! Un soupir rauque m’ordonne de continuer. De ne surtout pas m’arrêter. Alors, à pleines mains, j’empoigne le tissu léger et le passe par-dessus ta tête. Ta proximité monte alors d’un cran. Sous mes doigts, la dentelle de ton soutien-gorge, toute en méandres complexes et torturés, forme une bien mince armure contre mon désir. Connaître ce qu’il y a de dissimulé est inscrit dans mon code génétique, lequel commande la nécessité d’une appropriation totale. Mais je m’impose un malin plaisir à retarder le dévoilement. Je détache mes lèvres des tiennes, le souffle court, pour les déposer

## SENS DESSUS DESSOUS

---

dans le creux de ton cou, sur ton épaule, à la naissance de tes seins... je dois m'agenouiller devant toi, tant par la nécessité de poursuivre mon exploration que vaincu par la force que, sans le savoir, tu dégages : je suis là, chevalier conquis devant sa Reine, présentant mes hommages et prêt à jurer honneur et fidélité.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que tu assumes pleinement ton rôle : un seul ordre de toi, ô ma Reine, soufflé d'une voix à peine audible, me suffit pour poursuivre mon exploration. Ton ventre, ferme, chaud, accueille chacun de mes baisers, que tu accueilles avec de profonds soupirs d'extase. Existe-t-il sur terre un plus doux endroit pour y poser sa tête? Profitant de ma soumission totale à tes pieds, tu plonges tes doigts dans mes cheveux et manifeste ton autorité en me suppliant d'une voix étouffée de ne surtout pas m'arrêter. Comment oserais-je m'opposer à ton désir? Je continue donc ma quête de ton Graal, en mordillant la taille de ta jupe. Je dois m'aider de mes doigts pour en défaire la fermeture à l'arrière. Ce dont je profite pour caresser tes fesses au passage, en me promettant bien d'en approfondir l'examen un peu plus tard. Une fois l'entrave dégagée, toujours avec mes dents, je fais tomber ce tissu, léger, certes, mais qui, jusqu'en cet instant, t'a isolée de moi aussi efficacement que l'eut fait un coffrage antivol. Il en résulte à tes pieds une corolle mousseuse et vaporeuse, qui retombe en partie sur mes genoux, telle une couronne déposée en offrande à l'amant conquis. Je hume la fleur de ton intimité, qui exhale un parfum issu d'un concentré de millions de pétales féminins qui enivre littéralement mon esprit et me laisse entrevoir des moments où la célébration de la chair, de ta chair, devra obligatoirement être consommée, sous peine de ne jamais pouvoir donner à mon âme la possibilité d'être assouvie, rassasiée dans le cours de mon parcours sur cette terre.

## SENS DESSUS DESSOUS

---

Voilà. Nous en sommes là, toi, statue debout, revêtue de son soutien-gorge et de sa culotte, moi, manant agenouillé en quête de l'ultime adoubement que tu t'apprêtes visiblement à m'accorder, faisant de moi ton serviteur éternel. Un bref instant de lucidité me saisit : il ne serait en rien convenable que nous vivions pareil instant dans un hall d'entrée d'appartement, aux dimensions étroites, quand je suis en mesure de t'offrir le confort d'un lit douillet!

Je me relève lentement, en prenant soin que jamais ne se perde le contact entre nous. Je retrouve ta bouche, toujours aussi avide et, longuement, nous nous abîmons dans un baiser soyeux, d'une infinie douceur. Le temps n'a plus d'emprise sur nous. Il n'y a que nous, que toi. Ton corps se love maintenant sans réserve contre le mien. Tes bras mes serrent, m'emprisonnent contre toi. Tes ongles s'enfoncent dans mon dos. Ta langue explore ma bouche. Si tu étais un serpent, tu t'enroulerais autour de moi. Mais si j'étais ta proie, je m'abandonnerais, sans crainte ni remords. Tu ne m'opposes cependant aucune résistance quand, tout doucement, je commence à te guider hors de l'entrée. Docile, sans me lâcher, tu te plies à cette gymnastique, qui consiste à crapahuter à un rythme d'escargot, sans jamais trébucher, ni perdre l'équilibre, en direction de ce qui est appelé à devenir l'éden de notre première nuit commune. Nous formons toute une équipée! Toi presque nue, moi, encore tout habillé de pied en cap, nous deux manœuvrant comme une espèce de monstre bipode mutant, maladroit, nous cognant contre les meubles jouxtant notre parcours. De nos bouches toujours scellées jaillit un fou rire commun, vite étouffé par la reprise de nos ardeurs.

Pour quiconque n'étant pas dans cette situation, le déplacement n'eut représenté que quelques secondes. Pour le moment, pour nous, il s'agit de notre chemin de Compostelle, au terme duquel nous célébrerons la communion de nos corps et de nos âmes.

## SENS DESSUS DESSOUS

---

Mes genoux me signalent l'arrivée à destination. Je prends l'initiative de t'étendre sur les draps que j'ai bien tendus ce matin – littéralement, dans une autre vie – et retire mon chandail rapidement. Tu m'appelles d'une voix ténue, un cran plus haut que ce que tu m'avais fait entendre il y a de cela à peine une demi-heure. Tu me supplies de te rejoindre, de te couvrir de mon corps, de poursuivre le festin dont tu es la pièce maîtresse, le trophée, l'aboutissement. J'arrache plus que je n'enlève mes souliers, mes chaussettes, fais prestement tomber mon pantalon, autant d'attributs on ne peut plus inutiles quand deux personnes se sont trouvées. Je m'agenouille sur le lit, en veillant à m'agripper le plus possible à ton corps en m'allongeant. De biche douce, tu deviens alors tigresse : tu te jettes sur moi, gueule ouverte, toutes griffes dehors et prends le contrôle que j'assumais jusqu'alors. Une tentative d'appropriation absolue, alliant douceur et force, à l'image des sentiments que nous éprouvons en cet après-midi d'un quelconque mois de l'année, où théoriquement, rien ne devait arriver. D'humains appelés à vivre une journée on ne peut plus banale, nous voilà devenus deux bêtes, dans tout ce qu'il y a de plus instinctif, cherchant à nous accoupler au détriment de toute logique, mais au-delà de l'aventure charnelle, primitive, nous savons pertinemment que notre réaction soudaine est directement liée à une attirance mutuelle puissante, appelée à durer tant nous nous rejoignons à maints égards. Autrement dit, ce que je m'apprête à vivre avec toi est la première de ce que je devine être une enfilade de nuits, non pas dit du point de vue d'un homme résigné qui voit l'avenir au mode terre-à-terre, mais, bien au contraire, de celui de l'amoureux transi, confiant et transpirant de bonheur, ce qui me remplit d'une joie et d'un bonheur si grands, si grandioses que j'en ai le souffle coupé.

Oh oui, ma belle, ma douce, ma féroce tigresse, prends-moi comme je m'apprête à te prendre! Je te jure en ce moment même fidélité, sans besoin de témoin. Je serai ton amant, ton

## SENS DESSUS DESSOUS

---

serviteur, ton inséparable, ton âme sœur. Je crierai ton nom du haut des montagnes et par-delà les vagues tumultueuses des océans pour faire savoir au monde que nos destins jamais n'emprunteront des routes différentes, pas plus que la route commune de la médiocrité.

Toutes ces pensées, toutes ces résolutions surgissent par bribes dans ma tête pendant que maintenant, tu me chevauches, sans nul répit et que, insatiable, j'en redemande. Nos corps dégagent une sueur suave, qui ajoute à l'excitation de nos sens. Tu gémis, halètes, murmures, grognes sous mes caresses ; je réponds à tes attaques en soupirant, en ahanant, en...

Toc! toc! toc!

Ça y est, mon esprit me joue des tours. Jamais je ne reçois de visite. Pourquoi en recevrais-je à ce moment précis?

Toc! toc! toc! me répond la porte, avec un peu plus d'insistance.

Il ne s'agit pas d'une divagation de mes sens; même toi, interdite, as mis brusquement fin à ta folle chevauchée, attendant en silence une réaction de ma part. Interloqué, j'ignore en effet comment je dois réagir : c'est tout de même une première pour moi que de me faire interrompre de la sorte dans un moment aussi... critique.

Je prends le parti de crier bien fort, pour me faire bien entendre par ce perturbateur notoire :

« Qui est là?

## SENS DESSUS DESSOUS

---

- C'est Simon, de l'épicerie Veilleux!
- - C'est une erreur, j'ai rapporté moi-même mon épicerie, réponds-je, en pensant machinalement au panier qui doit précisément traîner à côté de ma porte. À moins qu'il n'ait été volé?
- C'est pas tout à fait ça : vous avez oublié votre chien à l'épicerie tantôt. Monsieur Veilleux m'a demandé de vous le ramener! »

... mon chien? Mozart! Je l'avais complètement oublié! Pas une seconde je n'ai réalisé que mon plus fidèle compagnon avait été solidement attaché à un support à vélos à l'entrée de l'épicerie et qu'il y avait été laissé! Quel maître pitoyable je fais! Ce serait donc vrai que l'amour rend aveugle?

Je m'empresse de te faire descendre de ta monture avec le plus de ménagements possibles sur le lit et me lève en toute vitesse. J'ai tout de même la présence d'esprit de ne pas me précipiter à la porte en tenue d'Adam. Je tâte brièvement le plancher, y retrouve mon jean que j'enfile, pendant que tu rigoles un bon coup et que tu te paies ma tête. Je file à la porte d'entrée que j'ouvre. Une grosse boule de poils bondit aussitôt sur moi, en jappant de plaisir. Quelle honte! Comment ai-je pu l'oublier?

« Simon, c'est bien ça?

- Oui Monsieur.
- Merci infiniment de m'avoir ramené Mozart. Deux petites minutes, je vais te donner une petite récompense, dis-je en me rappelant la monnaie remise de tout à l'heure.
- Oh non! Monsieur! oubliez ça! Ça me fait plaisir, c'était sur mon chemin pour revenir à la maison!

## SENS DESSUS DESSOUS

---

- Certain?
- Absolument! En tout cas, il est beau votre chien! et super fin en plus!
- Ah! mais il a été élevé pour ça! Mais j'avoue que j'ai probablement hérité du meilleur. Eh ben... encore merci Simon et bonne journée!
- Salut Monsieur! »

Je referme la porte en toute hâte, espérant que mes voisins ne m'ont pas vu répondre ainsi à la porte seulement vêtu d'un jean en plein cœur de l'après-midi. Mozart saute inlassablement autour de moi, tout joyeux, et me précède en gambadant dans la chambre. J'imagine que la présence d'une inconnue risque de l'étonner quelque peu. Personne ne vient jamais ici ou si peu! Mais Mozart sait, à l'instar d'un bébé, se faire aimer spontanément des gens auxquels il a affaire.

Étonnamment, pourtant, je n'entends aucune réaction de ta part. D'habitude, les filles accueillent Mozart avec une voix dans les aigus, qu'elles adoptent systématiquement lorsqu'elles voient un bébé ou un animal qui les chavire. Rien. Là, debout sur le seuil de la chambre, tout de suite, je sens que l'atmosphère a changé. Il y a à peine deux minutes, ton rire déferlait, moqueur, gouailleur, me taquinant sur mes qualités douteuses de maître. Là, le silence, ton silence dresse un mur froid, impénétrable. J'entends ta respiration, redevenue régulière, quoique encore rapide, à laquelle s'ajoutent les halètements saccadés de Mozart, encore tout excité. Un grand froid m'envahit, me glace jusqu'à la moelle. L'évidence me saute aux yeux. Pas une fois cet après-midi je ne t'ai parlé de mon handicap. C'est pour moi quelque chose si ancré dans ma vie que je n'y pense plus! Mon entourage m'a maintes fois répété que du strict point de vue physique, ça ne paraît vraiment pas... j'ai un regard naturel que j'ai appris à diriger là où il le faut quand il le faut. Si vivants que mes yeux paraissent,

## SENS DESSUS DESSOUS

---

derrière l'iris, la mort a toujours été présente. Mais là, j'imagine que lorsque tu as vu l'attelage de Mozart et son petit foulard Mira, tu as tout de suite compris à qui tu avais affaire...

Nous sommes là, face à face, tout comme c'était le cas une heure plus tôt. Si, à ce moment-là, j'arrivais à percevoir si finement tes sentiments, j'ai clairement l'impression que cette fois, pour une fois, des yeux me seraient bien nécessaires pour savoir si je dois lire la déception dans les tiens...